

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Mon Encrier* de Jules Fournier**
Ou l'ironie au service de la patrie.

Patrick Imbert

Number 2, May 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Imbert, P. (1976). *Mon Encrier* de Jules Fournier : ou l'ironie au service de la patrie. *Lettres québécoises*, (2), 24–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Mon Encrier de Jules Fournier ou l'ironie au service de la patrie.

Mon Encrier est un titre qui sied bien au contenu polémique d'un ouvrage. N'y sent-on pas déjà l'affirmation d'une personnalité vivante de sa plume et ne faisant pas de compromis? D'ailleurs Jules Fournier courageusement attaque sans broncher la critique elle-même, celle qui est censée faire ou défaire les littératures et les écrivains: «Le crime irrémissible de cette usurpatrice qui se fait appeler *notre critique*, c'est, avant tout, de boucher le chemin par où la vraie critique pourrait passer. Comment voulez-vous — pour l'amour du Ciel! — comment voulez-vous qu'aujourd'hui un homme intelligent ose élever la voix dans le tumulte des louanges aussi banales qu'absurdes qui accueillent invariablement chaque production nouvelle?» (p. 31). Mais alors vous direz-vous, cher lecteur assidu, comment se fait-il que le malheureux critique ayant rédigé l'article dont vous êtes en train de vous délecter ait osé écrire un éloge? Eh! bien, d'abord parce que *Mon Encrier* n'est pas une production nouvelle quoiqu'elle soit d'actualité!!! Et deuxièmement parce qu'il faut savoir reconnaître le talent et la valeur qu'ils soient de fraîche date ou confirmés par les années. Et *Mon Encrier* (publié pieusement pour la première fois en 1922 par les bons soins de la veuve de Fournier) est le type même d'un volume passionnant et d'une haute qualité morale et intellectuelle, d'autant plus qu'il regroupe les meilleurs articles de notre polémiste et journaliste nationaliste.

Quant à Jules Fournier, il est né le 23 août 1884 à Coteau du Lac, il a fait ses études au séminaire de Valleyfield de 1887 à 1902 et est devenu re-

porter à *la Presse* en 1903. En 1904 il est promu courriériste parlementaire à Ottawa pour *le Canada*. Il se rend célèbre par une série de reportages sur les Franco-Américains. Il collabore au *Nationaliste* dès 1906 sous le pseudonyme de P. Beaudry puis en devient le directeur en 1908. C'est alors qu'il rédige des articles très violents contre le gouvernement libéral de l'époque, celui de Gouin. Après un procès en diffamation, il passe quelques semaines en prison ce qui lui donne l'avantage de publier ses souvenirs de prison. En 1910 il est rédacteur au *Devoir* que Bourassa vient de fonder. À cette époque il fait plusieurs voyages en Europe et il quitte *le Devoir* pour *la Patrie*. En avril 1911 il fonde son propre journal hebdomadaire *l'Action*. Après son mariage avec Thérèse Surveyer il se fait nommer échevin à Montréal en 1915 peu de temps après avoir violemment attaqué le maire Martin. En avril 1916 *l'Action* ne paraît plus et Fournier après être devenu traducteur au sénat meurt le 16 avril 1918 à 33 ans. En plus de cette courte vie bien remplie et des centaines d'articles que Fournier a rédigés, il faut mentionner un roman (*Le crime de Lachine*) publié en feuilleton ainsi que *l'Anthologie des poètes canadiens* qui paraît après sa mort. Celle-ci offre d'ailleurs le plus éloquent démenti à sa thèse quelque peu audacieuse lui faisant affirmer, face à Charles ab der Halden, que la littérature canadienne n'existe pas. Jules Fournier, de plus, à été mêlé à tous les problèmes politiques qui soulevèrent l'opinion à l'époque, qu'il s'agisse des conférences coloniales, de la montée de Bourassa, du Laurier Naval Act de 1910 ou de l'entrée en guerre du Canada aux côtés de l'Angleterre.

Ainsi, un cadre des plus stimulant a servi à notre polémiste et lui a permis de donner toute l'ampleur voulue à son nationalisme. Ce nationalisme ne doit pas, d'ailleurs, être confondu avec toutes les déclarations d'amour du pays plus ou moins démagogiques et qui contribuent tout simplement à renforcer le statu quo en ne révélant que les aspects positifs du régime, du système ou de la civilisation dans lesquels on vit. Le nationalisme de Fournier est un sentiment adulte et couplé à une observation minutieuse de la réalité dans tous les domaines. C'est pourquoi la critique des défauts qu'il découvre au Québec s'étale en plein jour. Il n'hésite pas à faire des comparaisons, chiffres à l'appui, en faveur de l'Ontario par exemple: «Comparée à celle de l'Ontario, notre agriculture ne fait aucun progrès: là-bas il existe plus de 50 journaux d'agriculture, chez nous, il en existe un seul qui vaut moins que rien et qui du reste n'est pas lu.» (p. 50). Ceci ne signifie nullement que Fournier renie le Québec, comme des esprits simplistes pourraient l'imaginer, mais bien au contraire que son nationalisme est positif. Ces critiques ou ces constatations ne manifestent qu'une très grande volonté de changer tout ce qui fonctionne mal pour vivre ainsi dans un pays digne des désirs et des aspirations les plus hautes et les plus légitimes. Inutile de se leurrer, donc, et d'affirmer que tout va pour le mieux dans la meilleure des provinces possible, car il faut avant tout éveiller l'opinion publique (p. 68).

Bien sûr ce n'est pas toujours la meilleure manière de se rendre populaire, car nombre de gens préfèrent être rassurés que d'avoir l'obligation de remettre en question leurs certitudes ou leurs habitudes. Jules Fournier est parfois extrêmement virulent, notamment envers la députation canadienne-française au parlement fédéral, lorsqu'il affirme que les députés canadiens-français sont «d'honnêtes gens remplis de bonnes intentions et incapables d'une canaillerie réfléchie» et qu'il ajoute: «On me dirait même qu'ils ont gardé quelque reste de patriotisme que je n'en marquerais nulle surprise...» (p. 147). Mais l'apothéose dans l'ironie

mordante, le cynisme diraient certains, est atteint dans le passage suivant: «Les *schemers* sont bien consentants à délier les cordons de leur bourse en faveur des Anglais, ou tout au moins à les satisfaire de quelque autre façon; mais, pour ce qui est des députés de la province de Québec, c'est une autre affaire! Ils ne prennent même pas la peine de les acheter» (p. 154).

Si la pensée politique de Fournier prend sa source au vitriol de son ironie, elle est aussi très lucide et se situe dans une démarche toute rationnelle. Ceci est évident lorsqu'il relève minutieusement les causes de l'échec d'un autre fervent nationaliste: Bourassa. Il les situe dans les contradictions qu'il découvre au niveau de la pensée et de la formulation des discours et des articles du fondateur du *Devoir*. Le patriotisme de Jules Fournier s'inscrit aussi à travers l'analyse de la vie culturelle et sans ses insuffisances, que ce soit dans sa polémique avec Charles abder Halden ou avec l'abbé Camille Roy. Dans les deux cas il remet invariablement en question l'excellence de la littérature canadienne ou du chef-d'oeuvre de l'année, en l'occurrence le livre de H. Bernier intitulé *Au large de l'écueil*. (p. 224).

Nous nous trouvons donc face à un individu d'une très haute valeur intellectuelle, d'un patriote véritable d'une très grande exigence pour lui et les autres (certains diraient peut-être d'une très grande intransigeance) et qui est coupé de son entourage se contentant de productions et de situations médiocres. Cette attitude, dont il n'est pas le seul à avoir l'apanage, se manifeste dans les lignes suivantes tirées de la préface de son roman feuilleton: «Ce que le peuple demande, ce dont il veut bien se contenter, c'est une histoire où il arrive une suite d'aventures plus ou moins effroyables aux héros du récit. Quant au style, c'est tout à fait secondaire pour lui. Alors, si on lui donne ce qu'il veut, qui pourra s'en plaindre?» (p. 38) Et, bien sûr, le premier à s'en plaindre sera Fournier lui-même. Car cette dernière phrase ironique dénote la souffrance de Fournier dont la sincérité et la passion vers le mieux sont quo-

tidiennement mises à rude épreuve. Son originalité par rapport aux autres journalistes de son époque (même par rapport à son contemporain et ami Olivar Asselin) réside en grande partie dans ce maniement parfois féroce de l'ironie, comme seuls quelques grands talents tels Arthur Buies, Léon Bloy, Veillot ou Drummond ont su l'utiliser.

Et tous les types d'ironie se retrouvent chez lui, notamment ceux qui contribuent fortement à tourner en ridicule l'adversaire. On découvre aussi bien le conte philosophique ou géographique, tel *Une histoire du Ton Kin*, que le burlesque: «Mon ami le docteur Marcil aurait-il décidé, pour mieux désormais purger ses clients, de joindre au séné classique le sel raffiné de sa prose?» (p. 142). Que dire alors de l'antiphrase présente à chaque détour de page à chaque ligne, et même parfois à chaque mot: «Car qu'attendre de sérieux, je vous le demande, d'un homme qui n'est pas toujours tout à fait sûr lui-même de ses opinions et qui l'admet!» (p. 340).

Jules Fournier n'a donc rien d'un auteur poussiéreux à ranger au fond d'une antique bibliothèque car, de nos jours encore, il suffit de feuilleter n'importe quel quotidien pour découvrir nombre d'articles où la dépendance économique et culturelle du Québec est soulignée. À 60 ans de distance certains détails sont même similaires. Jules Fournier reproche que l'on ait donné à ériger la statue de Mercier à un Français: «Qu'est ce que M. Paul Chevré, de Paris, connaît de Mercier? Qu'est-ce que ce nom peut bien lui dire? En quoi peut-il affecter chez lui les cordes intimes, éveiller la sensibilité?» (p. 115). Ne lit-on pas actuellement, en pleines pré-olympiades, des articles reprochant au gouvernement montréalais d'avoir choisi un architecte français pour construire le stade olympique? L'histoire se répète, mais à une échelle plus vaste, la technologie et le progrès économique aidant!

Jules Fournier, en plus de nous apprendre à manier l'ironie, à lire au delà des lignes, à voir au delà des gestes et à ne pas se laisser prendre

par les apparences, nous communique aussi un message qui atteint à l'universel. En effet il reproche à M. Louvigny de Montigny de s'en tenir aux symptômes dénotant un mal mystérieux qui atteint la langue française au Canada et il affirme que ce mal est celui de *l'à peu près*: «Nous en sommes pénétrés tout entier et de toutes les façons: intellectuellement, moralement, physiquement. Marquant de son signe tous les gestes de notre activité, il déforme à la fois notre démarche et notre pensée, notre langage et notre conscience, notre conception du savoir-vivre et notre religion. C'est le grand mal canadien, c'est le mal de *l'à peu près*» (p. 322). Or on peut bien penser que ce mal n'est pas propre au Canada. Qu'il suffise de songer aux campagnes lancées et aux lois passées au Québec ou en France pour protéger la pureté de la langue française, que l'on se souvienne aussi que Jules Fournier annonce que c'est la mentalité qu'il faut soigner (p. 337) et l'on réalisera que ce mal n'est pas localisé entre quelques frontières mais qu'il constitue un problème dont les ramifications s'étendent au niveau non seulement de la francité mais de la civilisation occidentale et peut-être même de toute civilisation. Par ce type de jugement de valeur, il rejoint les grands polémistes, les grands écrivains, les chercheurs et les savants de renommée internationale qui, jusqu'à Solzhenitsyn soulignent les dangers risquant de détruire notre univers. En effet, si une civilisation veut vivre ou survivre face à une menace, qu'il s'agisse de l'omniprésence de l'anglais pour Fournier ou de la dictature et du rejet des droits de l'homme pour Solzhenitsyn, elle doit trouver des énergies et puiser aux sources d'un univers moral et d'un système de valeurs abolissant le laisser-aller et *l'à peu près* dont nous sommes quotidiennement les témoins, les victimes et les auteurs.

Patrick Imbert.

Les citations sont tirées de: Jules Fournier, *Mon Encrier*, Montréal et Paris, Fides, collection du nénuphar, 1965, 350 p.